

Sur ce ... qui manque à nos jours

« Il y a, écrit Vladimir Jankélévitch dans *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, quelque chose d'inévident et d'indémontrable à quoi tient le côté inexhaustible, atmosphérique des totalités spirituelles, quelque chose dont l'invisible présence nous comble, dont l'absence inexplicable nous laisse curieusement inquiets, quelque chose qui n'existe pas et qui est pourtant la chose la plus importante entre toutes les choses importantes, la seule qui vaille la peine d'être dite et la seule justement qu'on ne puisse dire ! »¹

Cette présence constitutive d'une vérité soustraite, ex-sistant au dit, affectant toute parole d'un poids singulier d'inachèvement, se trouve, dès 1953, rapportée par Lacan au cœur même de l'expérience analytique.² Ainsi qu'il le rappellera dans *Encore* : « Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où *mot*, c'est *motus*. » Le langage, paradoxalement, surgit, sinon s'impose, à partir de ceci, qu'il tait, de manière fondamentale, ce vers quoi il s'efforce de faire retour. Avec cette conséquence singulière, que « le sens indique très précisément la direction vers laquelle il échoue. »³

La façon dont Julien Rault traite du surgissement du « signe du latent » à l'apogée du mouvement libertin nous amène, pour notre part, à interroger ce qui, au fil des usages de la fonction clausulaire, porte trace, pour notre champ, de « la seule façon d'attraper quelque chose avec le langage » selon Lacan, à savoir : « faire une place vide ».⁴

Manifeste d'un locuteur pris entre réticence à découvrir, impossibilité de tout dire, et désir d'exhaustion, le point de latence semble en effet porter l'accent, dans son ouverture constitutive sur un « centre tu »,⁵ sur la dimension d'un au-delà de l'écriture. Valant pour trace rémanente d'un irrémisssible, sinon d'un « exil définitif »⁶, cette insistante « présence d'une absence »⁷ au corps du texte, ménageant l'espace d'une réplique invisible aux yeux du lecteur (par quoi le texte persiste littéralement à courir sur son erre) n'est-elle pas, du même coup, l'aveu d'un impossible renoncement à ce qui, justement, ne saurait s'écrire ?

¹ Jankélévitch V., *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Seuil, Paris, 1980, p.11.

² Lacan J., *Le Mythe Individuel du névrosé*, Seuil, Paris, 2007.

³ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Seuil, Paris, 1975, p.74 (Transcription Staferla)

⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire*, Seuil, Paris, 2011, p.11.

⁵ Rault J., *Poétique du point de suspension, Essai sur le signe du latent*, Cécile Defaut, Nantes, 2015, p.220.

⁶ *Ibid.*, p.135.

⁷ *Ibid.*, p.93.

Là où le point fait accroire un temps qu'une conclusion pourrait être atteinte⁸, le signe, rappelle Julien Rault, ponctue la présence d'une manière unique, entre l'irréversible (qu'il repousse) et l'inachevé (qu'il entérine par sa clôture différée). Il autorise ainsi la poursuite de la phrase sur une autre scène, et préserve par ce biais de manière unique « l'horizon d'attente grammatical du lecteur. »⁹ Là où le point final, au contraire, signerait la marque de

« l'irréversible, de ce qui ne mérite plus d'attention »,¹⁰ c'est finalement à ouvrir à la possibilité d'un retour indéfini, que le point de suspension parvient, à l'appui d'une perte instillée au corps même du texte, à renverser le standard grammatical de la satisfaction achevée.

Mais, dès lors, de même que, pour Lévinas, « ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas »,¹¹ ce qui fait le cœur du geste ponctuant n'est-il pas cette possibilité dédoublée de dénier, par la répétition, ce qui s'y avouera inmanquablement ? Ecrin d'une écriture

« absente pour cause d'extase »¹², - entre révélation d'un non-dit et désaveu de l'impossible à dire -, les trois points réaliseraient sous ce paradigme l'impossible union du public et de l'indicible, révélant ce paradoxe ; que le plus secret (l'indicible au cœur du langage) est aussi le plus partagé. Que le langage n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il s'avoue hors de lui, suspendu d'un vertige aux trois « points de pudeur »¹³, par quoi quelque chose cesserait, pour un temps, de ne pas s'écrire.

Mais ne manquerions-nous pas du même geste ce sur quoi, précisément, Julien Rault insiste tout au long de son essai, lorsqu'il oppose, notamment, ces points de trois fois rien au surgissement de « l'infinité »¹⁴ ? Quart point catastrophique dont Lacan relatait l'émergence dans les termes d'une « ponctuation sans texte »¹⁵ ? A savoir : que ce point d'extrusion par quoi le texte parvient, dans l'entre-deux, à s'exfiltrer pour l'espace d'un instant, est aussi ce

⁸ *Ibid.*, p.206.

⁹ *Ibid.*, p.201.

¹⁰ *Ibid.*, p.206.

¹¹ Lévinas E., *Ethique et infini*, LGF, Paris, 1984, p.80.

¹² Bobin C., *Noireclair*, Gallimard, Paris, 2015, p.36.

¹³ Rault J., *op. cit.*, p.143.

¹⁴ *Ibid.*, p.93.

¹⁵ Lacan J., *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p.388.

qui rend possible l'ébauche d'une mise à distance salutaire. Par quoi l'espace incisé, fait de la langue, de ces tout petits « rien[s] »¹⁶, valant pour « point d'inter-diction »,¹⁷ ferait bord au « gouffre »¹⁸ - suivant l'aveu d'Antonin Artaud : « je n'ai jamais écrit que pour fixer et perpétuer la mémoire de ces coupures, de ces scissions, de ces ruptures, de ces chutes brusques et sans fond / qui »¹⁹

¹⁶ Rault J., *op. cit.*, p.149.

¹⁷ *Ibid.*, p.197.

¹⁸ *Ibid.*, p.125

¹⁹ Artaud A., *OEuvres Complètes, XII*, Gallimard, Paris, 1974, p.235.